

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

## LE COLPORTEUR BANDIT

XII

UN DINER CHEZ ARMAND—(Suite.)

Armand céda, quoiqu'à contre-cœur. Il aimait tant Aurélie ! Pour lui les moindres désirs de la jeune fille étaient des ordres. Il se sentait si heureux, si fier de voir son amour écouté, compris.

De vives joies gonflaient son cœur ; de si brillantes espérances allumaient leur flambeau dans son esprit ! Aurélie lui faisait l'honneur de s'associer à sa table, jugez donc ! Mon Dieu ! mon Dieu ! comme il l'aimait ! Le jour, d'ailleurs, n'était pas loin où un prêtre bénirait leur hymen. Ne lui avait-elle pas juré ? N'était-ce point pour lui qu'elle demeurait à Villon, depuis les vacances de Pâques, après avoir déclaré qu'elle avait pris la résolution de ne plus retourner au pensionnat, à moins que son oncle, M. Petit, ne l'exigât ? Et l'on avait aucune nouvelle directe de M. Petit. Quoi qu'il eût promis, par l'organe de son notaire, maître Marlot, de bientôt venir à Villon. Ce bientôt semblait être loin à l'impatient Armand. Il avait résolu de l'accélérer, ou plutôt d'avancer, de façon ou d'autre, le moment de son bonheur. Il voulait, en un mot, aller à Paris, voir maître Marlot, au défaut de M. Petit. C'est pourquoi, tout en se rapprochant des groupes, il dit d'une voix très-émue à Aurélie ! :

— Laissez moi, mon amie, vous demander une faveur.  
— Accordé ! répondit la jeune fille avec son plus coquet sourire.  
— Je voudrais partir pour Paris.  
— Pour Paris ! fit-elle en pâlisant.  
— Oui, je voudrais voir votre tuteur.

— Mais il n'est pas à Paris, vous la savez bien.

— Son représentant y est, lui ?

— Sans doute..... Mais pourquoi ?

— Pourquoi ! O Aurélie ! s'exclama-t-il avec un accent de doux reproche.

La jeune fille devina.

— Alors ?... commença-t-elle.

— Vous ne vous y opposez pas ?

— Mieux que moi vous savez, mon ami...

Armand l'embrassa.

— Bravo ! bravot ! les enfants ! s'écria la mère Brugnot qui avait surpris ce baiser.

— Je partirai cette nuit reprit Armand.

— Cette nuit ! sitôt, mon Dieu !

— Oui, et dans trois jours je serai revenu.

— Si vous pensez que ce soit nécessaire, dit-elle d'un ton rêveur. O Armand ! j'ai confiance en vous. Ne trompez pas la pauvre orpheline, qui vous aime de toute son âme. Rapportez-moi de s

nouvelles de mon oncle, je vous en conjure... Mais partir... partir !... — elle se serrait contre lui — Oh ! j'ai de cruels pressentiments... Cependant ce que vous allez faire là est bien... je vous



Monsieur était à son poste d'observation.

BABINEAU

en remercie, monsieur Armand... Le long silence de mon oncle me navre... Mais revenez bientôt... Vous reviendrez, n'est-ce pas ? Venez ! j'ai envie de pleurer...

De grosses larmes roulaient lentement sur les joues de la jeune fille.

— Eh ! la p'tiote ! une dernière ronde et on s'en va ! V'la la nuit qui tombe, cria la mère Brugnoit.

La danse finale ne fut pas moins animée que les précédentes. Puis on se sépara après s'être embrassé cordialement. Jacques ramena Aurélie à la maison de sa mère, tandis que le Sanguier de Villon partait pour Tonnerre où il devait prendre la diligence pour Paris.

En rentrant, Aurélie vit ou cru voir la silhouette d'un homme qui rôdait près de la chaumière de sa nourrice, situé rue du Four. Cette vision l'effraya. En se reculant elle fit un faux pas et se foula le pied. Cependant elle put gagner son lit. La mère Brugnoit lui bassina la partie endolorie avec de la saumure et se coucha en disant :

Ça ne s'ra rien, fillette !

Mais le lendemain, le pied était enflé.

Jacques partit vers midi pour chercher un médecin à Cruzy. Une heure après la nourrice, qui n'avait pas grand'confiance aux *artisses*, alla guérir des simples dans la forêt.

A ce moment de la journée, il y avait peu de monde au village. On était aux champs. Aurélie, en proie à la fièvre, se trouvait seul à la maison, le reste de la famille Brugnoit étant occupé à des travaux extérieurs.

Alors écla soudain, dans Villon, un effroyable incendie qui réduisit en cendres cette malheureuse localité.

Je pourrais faire la description du sinistre, mais qu'il me suffise de dire que, sur deux cents maisons que comptait le village, cent quatre vingt-douze furent complètement détruites.

Mais c'est le lendemain surtout que le village présentait un aspect affligeant. La veille encore, pendant les ravages du terrible fléau, le pétilllement de l'incendie, l'horrible craquement des charpentes, qui s'abimèrent au milieu des tourbillons de flammes, les cris tumultueux, le mouvement de la foule, avaient répandu une certaine animation sur le désastre ; à cette heure, on ne voyait plus que des visages noircis ou brûlés, d'un aspect lamentable ; on n'apercevait partout que des murailles crevassées, des débris fumants et calcinés ; une odeur infecte, nauséabonde prenait à la gorge et forçait à s'éloigner.

En voulant échapper à cette scène de désolation, dont nous fûmes nous-même témoins, nous dirigeâmes nos pas vers l'église ; mais là encore, nous devions assister à un spectacle navrant ; un modeste cortège de parents et d'amis conduisaient au champ du repos, trois malheureuses femmes qui, étouffées sous les débris de leurs maisons, étaient mortes victimes de l'incendie.

Parmi les victimes de l'inexorable fléau, on citait Aurélie Petit. Mais son cadavre n'avait pu être retrouvé sous les débris de la chaumière qu'elle habitait avec sa nourrice. Quelques personnes prétendaient aussi qu'au commencement de l'incendie, un homme, barbouillé de noir, étranger à la localité, avait pénétré dans la chaumière et qu'il était bientôt ressorti, en emportant un fort paquet sur ses bras.

## TROISIÈME PARTIE

### I

#### UNE ARRIVÉE IMPRÉVUE.

Il y avait là : Charles Ricque alias Charlesris, Petit Jean Serrebourse, François dit Coupe-Jarrets, Joseph dit Serrurier, Lucien dit Videpot, Baptiste dit Le Borgno.

Tout à coup, un bruit de pas lourds, un grincement de ferrailles résonnèrent ; puis, lentement, en criant àprement, la porte roula sur ses gonds.

— Eh ! c'est Monseigneur ! exclama Videpot en se découvrant.

— Veux-tu fermer ta bouche ou parler argot répondit Joseph, d'un ton irrité,

Le père Petit-Jean avait tressailli et s'était dressé, comme mu par un ressort, sur son lit de camp en murmurant :

— Lui ! ce serait lui ! Ah ! il y a une justice au ciel !

Coupe-Jarrets qui l'observait lui décocha un regard haineux et acéré comme une flèche.

Cette scène se passait en l'une des salles de la maison d'arrêt de Dijon, située au fond d'une impasse, dans le carrefour formé par l'embranchement des rues Sainte-Madeleine et de l'Ecole-de-Droit. Ses hautes et sombres murailles sont tristes comme la destination à laquelle est affecté le lugubre bâtiment, remarquable pourtant au dehors par une jolie porte avec tailles saillantes, coupées vivement et d'un caractère fort artistique.

A l'entrée, le greffe et la cuisine, dont les fenêtres grillées, avec soin, ouvrent sur un vaste préau quadrangulaire, entouré par les loges et les ateliers des détenus. L'appartement du gardien en chef, M. Lapostolet, donnait aussi sur ce préau, de l'autre côté duquel se trouvent une petite cour et quelques chambres, pour les pistoliers, les prisonniers politiques et les dettiers.

Une chapelle séparait, au rez-de-chaussée, les deux catégories de la prison. Au-dessus de cette chapelle, il y avait plusieurs pièces, dont l'une regardait la rue de l'Ecole-de-Médecine.

Cette rapide description des lieux m'a paru nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

Il était six heures du matin quand s'ouvrit la porte de nos bandits.

On entra dans le mois d'octobre ; le jour commençait à peine. Le gardien en chef de la conciergerie parut le premier sur le seuil de la salle. C'était un homme d'une taille et d'une force herculéennes. Tout le monde l'a connu à Dijon où il jouissait de l'estime générale. Après un coup d'œil pour s'assurer que tout était dans l'ordre, M. Lapostolet poussa devant lui un individu, menottes aux poignets, derrière lequel se tenaient deux gendarmes et un porte clefs. Le désordre de ses vêtements, couverts de boue et de sang, ne se pouvait comparer qu'à l'altération de son visage maculé, déchiré, presque méconnaissable.

Pour les familiers, cependant, il n'y avait pas à se méprendre sur son individualité. Aussi Videpot ne s'y était-il pas trompé : c'était Monseigneur, le chef de la bande Charlesris.

Et, bien que les prisonniers affectassent une complète impassibilité, après une seconde de reconnaissance plutôt instinctive que raisonnée, le directeur de la maison d'arrêt ne se trompa pas non plus sur la valeur de la capture qu'on lui amenait.

— Tiens ! tiens ! je me doutais, parblou, que mes drôles avaient un chef plus sérieux que cet idiot de Charles Rieque, à qui l'on fait une réputation ridiculement exagérée ! se disait-il en refermant la porte du cachot où il avait claquemuré le prisonnier.

Sans rien dire, et dans la pénombre, celui-ci alla se jeter sur le lit de camp où chacun, en silence, s'empressa de lui faire place. On savait qui il était mais on n'osait lui parler. A sept heures, un gardien ordonna aux prisonniers de se lever pour se rendre aux ateliers. Tous furent bientôt prêts et le suivirent sans échanger une parole à l'exception du nouveau venu qui dormait ou paraissait dormir profondément.

A neuf heures, ils rentrèrent portant une gamelle de soupe, où, dans de l'eau claire, nageaient quelques haricots desséchés. Lui n'avait pas bougé sur sa couche. Il avait le visage tourné contre la paille du lit de camp.

A dix heures, ils repartirent à leurs ateliers. Puis on vint chercher le nouvel incarcéré pour le conduire au greffe. Son examen ne fut pas long. Il refusa absolument de répondre aux questions du procureur du roi.

— Il faudra le faire défermer et le mettre au cachot, dit celui-ci à M. Lapostolet, en quittant la conciergerie.

— Au cachot ! non, monsieur, je vous prie, car ou je me trompe grandement ou nous avons en main un gibier rare.

Le gardien en chef se rapprocha du magistrat et lui parla un instant à l'oreille.

— Vous croyez ?

— J'en répondrais sur ma tête.

— Allons, allons, monsieur Lapostolet, vous êtes aussi fin que fort, je m'en rapporte à vous.

Et voilà pourquoi, débarrassé pourtant de ses menottes, l'inculpé resta dans la même salle que Charlesris et ses compagnons.

Avant l'arrivée du premier, la bande fameuse attendait, dans l'abattement, la fin du procès qui la conduisait sur les bancs de la justice. Seul, Charles Rieque ou Charlesris subissait un nouveau jugement, du tribunal de Châtillon-sur-Seine en date du 1er mai 1844, le condamnant, en récidive, à trois années d'emprisonnement. Les autres étaient tous plus ou moins criminellement inculpés. Leur affaire s'instruisait. On les avait tous réunis en une même chambre pour qu'ils se vendissent mutuellement. Mais dès le soir de cette mémorable journée, ils avaient repris le courage avec l'espérance, en retrouvant leur chef.

## II

### LES PRISONNIERS.

Voici ce qui s'était passé :

Jusqu'à la nuit tombée, le nouveau venu ne prononça pas une parole. Religieusement, ses compagnons de captivité respectèrent son mutisme. Mais une fois que les ténèbres firent bien épaisses dans la prison, après que la première ronde des géoliers fut finie, d'un ton impératif il appela :

— François !

Aussitôt Coupe-Jarrets, qui était étendu sur le lit de camp, se coula vers lui. Ils commencèrent alors, de façon cependant à n'être pas entendus des autres brigands qui se retiraient avec déférence, à l'autre extrémité du dortoir, un dialogue, qui dura la plus grande partie de la nuit. Puis, tout à coup, un gémissé-

ment étouffé, une odeur âcre de chair brûlée roula dans l'étroit espace, et l'on entendit ces deux courtes exclamations :

— O Monseigneur, quel courage !

— Tais-toi !

Et tout retomba dans le silence.

Le lendemain, à l'heure du lever, Monseigneur, le visage tourné vers la muraille, paraissait toujours dormir. La bande fut à son travail. Quand elle routra pour déjouer, la salle était vide. Cela n'étonna personne, on pouvait penser que le co-prisonnier subissait un interrogatoire. Mais au retour des ateliers, dans la soirée, ne le trouvant pas davantage, la plupart des détenus échangèrent un regard mêlé de surprise et de consternation. Seul le visage de Coupe-Jarrets s'éclaira d'un sourire satisfait.

Et ses lèvres marmonnèrent à plusieurs reprises :

— Quel homme ! quel homme que Monseigneur !

On entourra François, on le pressa de questions ; il se laissa un peu prier... Enfin, à voix basse, et en usant de la large argotique, il fit à ses complices les révélations suivantes, que, pour la rapidité du récit, nous nous bornons à résumer en langage ordinaire.

— Mes gars, votre chef vous est rendu. Où il est à présent, je le sais, mais je ne vous le dirai pas. Soyez sûrs seulement qu'il s'occupe de vous, quoique vous ne valez pas grand'chose, d'aucuns surtout, ajouta-t-il en se tournant du côté du père Petit-Jean ; que ceux-là prennent garde à eu ! Ils nous ont déjà trahis ; on les a manqués. S'ils nous trahissaient encore, moi, je me chargerais de leur rogner la langue, et autre chose, foi de Coupe-Jarrets !

Y compris l'inculpé, qui tremblait de tous ses membres, la troupe entière applaudit silencieusement.

Maître François reprit d'un ton moins élevé encore :

— Rangez-vous autour de moi, les amis, et écoutez ceci : « Il va nous aider à nous tirer d'affaire. Que le secret soit bien gardé ! sinon... »

S'adressant directement au père Petit-Jean :

— Toi, si tu nous vends, je ne te manquerai pas, cette fois.

— Je n'ai jamais vendu un camarade, répondit l'accusé en tremblant.

Charlesris se jeta sur lui et le saisit par le cou, comme pour l'étrangler.

— Il a menti !... C'est lui...

— Allons, pas de tapage, pas de tapage. La place et le moment ne sont pas propices pour faire des histoires, intervint Coupe-Jarrets. Ici, nous avons besoin de nous aider mutuellement. C'est le moment ou jamais d'observer les statuts de notre association. Charlot, laisse-là le vieux.

Plus tard, nous réglerons le petit compte que nous avons avec lui. Moi-même... Enfin !... Ça viendra. Je vous le recommande. Ayez l'œil sur lui. Veillez au grain. Mais, pour le quart d'heure, ne lui faites pas de mal, à la condition qu'aussitôt hors d'ici, il donnera à chacun de nous un billet de cinq mille...

— Ah ! s'écria l'imprudent ; oui, si nous pouvons nous tirer... et si je les avais !

— Bah ! tu en as bien d'autres ! fit négligemment Coupe-Jarrets.

— Je jure...

— Tu n'as pas besoin de jurer. Livre-nous le secret de ta cachette de Maulnes, on te fera grâce du reste.

Le père Petit-Jean ne répondait pas.

— Allons, demanda Charlesris, d'un ton sitimulé, faut-il l'exécuter ?

Ses doigts noueux commençaient à serrer au cou du malheureux un collier dur comme du fer.

— Mais à quoi bon, quisque nous êtes en prison ? se prit à dire la victime.

— Nous en sortirons.

— Comment ! exclama Petit-Jean, se débattant sous l'étreinte du bourreau.

— Où est ta cachette ?

— Je n'en ai pas...

— Qu'on en finisse avec lui ! commanda froidement Coupe-Jarrets.

— Par pitié ! supplia l'autre.

— Ta cachette ?

— Avez-vous un moyen, pour nous échapper ?

— Oui... Ta cachette ?

— Eh bien...

Le père Petit-Jean articula ces mots d'un accent strangulé. Il s'évanouissait.

— Lâche le ! ordonna maître François, et qu'on lui jette une potée d'eau sur la figure.

Sous cette ablution, l'infortuné colporteur ne tarda pas à recouvrer ses sens. Ensuite, d'une voix faible, il avoua avoir enfoui une somme considérable au pied d'un arbre qui ombrageait le puits de Romains dans la forêt de Maulnes, celui même auquel il avait été pendu, et sous lequel il aurait, l'année précédente, trouvé la mort, sans l'arrivée de la maréchaussée, qui s'était emparée de lui et l'avait fourré en prison, après l'avoir décroché et soumis à un examen auquel il refusa de se prêter.

Les indications qu'il donna à ses complices, sur l'endroit où il avait enterré son trésor, leur semblaient suffisantes, sans doute, car, à un signe de Coupe-Jarrets, Charlesris abandonna le père Petit-Jean, et l'autre poursuivit son discours :

— Maintenant, mes petits enfants, je vais vous donner la clef des champs. Ce n'est pas à moi, mais à Monseigneur que vous la devez. Il compte peu sur votre reconnaissance, mais il compte sur votre propre intérêt pour l'aider, si vous parvenez à décamper avant lui, et sur votre dévouement, aussitôt que nous aurons repris la campagne. Serrez-vous autour de moi et retenez bien mes instructions.

« Monseigneur m'a appris que le sol, sous nos pieds, est un composé de sable et de cailloux. D'ici à la chambre où couche le gardien en chef, il y a six à sept mètres. Cette pièce est située au rez-de-chaussée, sur une cave, à laquelle on accède par une trappe qui n'est jamais fermée, mais recouverte d'un simple paillis. Une fois dans la cave, rien de plus facile, comme vous voyez, que de parvenir chez notre géôlier. On le surprend dans son premier sommeil et...

Un geste éloquent acheva la pensée du scélérat.

— Voyons ton plan.

— Je le déroule, et, si vous l'exécutez convenablement, dans quinze jours, mes braves, nous ne serons plus à l'ombre.

— Chut ! souffla le père Petit Jean.

Un son de pas s'élevait à l'extérieur. C'était la garde de nuit qui venait éteindre les lumières en faisant sa première ronde.

### III

#### LE PRISONNIER

Monseigneur ne s'était pas échappé ; il n'avait pas été soumis à un nouvel interrogatoire ; mais le gardien en chef venait de le faire transférer à l'infirmerie de la maison d'arrêt.

Monseigneur était gravement malade. Cette maladie, il l'avait provoquée, avec un sang froid et une bravoure dignes d'une meilleure cause, pour les raisons suivantes :

Arrêté à Montbard, comme ayant quelque ressemblance avec un certain Julien Riel, que poursuivait le parquet de Dijon, pour rupture de ban, il avait vaillamment, après s'être défendu contre les gendarmes, résolu de détruire les principaux caractères de son identité. En conséquence, durant le voyage de Montbard à Dijon, Monseigneur ou le vicomte de Longpré ou Jules Riel, comme on voudra l'appeler, s'était plus d'une fois meurtri et écorché le visage à l'aide de ses menottes.

Ce qu'il appréhendait le plus, c'était d'être confronté avec les gens de la bande Charlesris ou même d'être, mis en leur présence ; et ce qu'il appréhendait le plus arriva. Mais les complices étaient discrets, dévoués : ils ne le trahirent pas, on l'a vu. Cependant, une délation était à craindre. Monseigneur se défiait, à tort ou à raison, de Petit-Jean. Il décida de se séparer d'eux coûte que coûte. Je me rendrai plutôt malade, se dit-il, et l'on me logera dans l'infirmerie. Double avantage, pour moi, car là, je trouverai plus aisément qu'ici le moyen de m'échapper ! Cependant, si j'étais seul, ce serait vite fait : car il me souvient qu'à déjà, dans cette même salle nous avions, il y a six ans, combiné un plan... Mais mettre ces gaillards-là dans la confidence ! puis filer avec eux ! Impossible... Il faut agir isolément...

Monseigneur alors, remarquant que la nuit était tout à fait close, appela Coupe-Jarrets. Il lui fit part de ses projets et des soupçons que lui inspirait Petit-Jean.

— Le misérable ! dit François, il ne tient à rien que je sestourbisse.

— Non, non ; garde-t'en bien. Nous devons le conserver ; car il a un trésor...

— Je sais, je sais ; mais je me vengerai tout de même sur a peau ; je lui brûlerai la tête.

Monseigneur se mit à rire.

— Et avec quoi ? fit-il.

— Oh ! j'ai mon affaire.

— Qu'est-ce donc ?

— Une petite bouteille de vitriol que je tiens cachée pour quelques circonstances.

— Un flacon de vitriol ! dit Monseigneur, en tressaillant.

— Oui, je le porte, avec un tiers-point, sous mon aisselle.

— Veux-tu me donner ce flacon ?

— Tout ce que j'ai est à vous, Monseigneur, répartit Coupe-Jarrets, en passant, dans l'obscurité, une étroite fiole plate à son interlocuteur.

Sans répondre, celui-ci saisit le flacon, le déboucha, versa le contenu sur un pan de son vêtement et se frotta le visage.

C'est à ce moment que se répandit dans la prison cette senteur infecte dont nous avons parlé.

La douleur arracha au patient un cri étouffé. Mais ce fut tout. Avec un courage stoïque, il endura ces souffrances. Le lendemain, une fièvre ardente le dévorait. La face tuméfiée, d'un jaune violacé, était méconnaissable.

(A CONTINUER.)

## LA DUCHESSE DE NEMOURS

## PREMIÈRE PARTIE

## III

JEAN LE BRUN ET JEAN LE BLOND.—(Suite.)

— Seigneur Dieu, murmura-t-il, le pauvre ami, professeur d'escrime ! oh ! non, il ne sait quo feuilleter ses vieux manuscrits et chercher, avec l'aide de Dieu, le moyen de transformer le plomb en or.

— C'est un chercheur de pierre philosophale ?

— C'est un digne chrétien qui a ses rêves comme vous et moi, mon camarade... Quant à ceci, poursuivit-il en caressant son épée, c'est de la fraude. Le pauvre ami et ma bonne mère ne savent même pas que j'ai touché jamais la garde d'un estoc. A deux lieues de la cabane où nous faisons notre demeure, non loin de la lisière de la forêt, il y avait un noble château. J'étais encore tout enfant quand je rencontrai, un beau jour d'escapade, un soldat couvert de fer qui me prit sur son cheval et me dit que je ressemblais à quelqu'un qu'il avait aimé. Je le priai de m'apprendre à manier le fer comme un gentilhomme, et depuis ce temps-là, deux fois, toutes les semaines, mon soldat venait, dans certaine clairière où il ne me trouvera plus, et me donnait des leçons comme un brave qu'il était.

— De bonnes leçons ! s'écria Jean le Brun, car moi, qui suis l'élève favori d'un homme qui ne craint rien au monde, sinon la botte secrète, infernale et napolitaine de Vincenzo Tarchiuo, mon patron, moi qui suis le premier élève de Jérôme Ripaille...

Jean le Blond sauta sur son escabelle.

— Jérôme Ripaille ? répéta-t-il : mon compagnon, tout ce qui nous arrive est comme un rêve ! Jérôme Ripaille est le nom de mon ami le soldat !

La tasse que le page levait resta à moitié chemin de ses lèvres.

— Ah ça ! s'écria-t-il, c'est une gageure ! Votre cabane mystérieuse était donc dans le comté de la Marche ?

— Sur les bords de la Creuse, répondit le beau jeune homme.

— Et le noble-château dont vous parlez ?

— C'était le château de Benevent, où faisait sa résidence le sire Olivier de Gravelle, comte de la Marche.

— Et où daignait habiter aussi, ajouta le page, haut et puissant seigneur Jean Roland, ou Jean le Brun page de madame Blanche d'Armagnac.

Jean le Blond détourna la tête, à ce nom, pour cacher sa rougeur, mais Jean le Brun avait de bons yeux.

— Et nous avons vécu comme cela des années l'un auprès de l'autre, dit-il, pour venir nous choquer nez à nez, dans l'auberge de maman Pavot... C'est drôle !

Tout en parlant, il réfléchissait et regardait son compagnon du coin de l'œil.

— Parmi ceux qui habitaient le château de Benevent, demanda-t-il, ne connaissiez-vous que le vaillant Jérôme Ripaille ?

— Je ne connaissais que lui.

— Hum ! hum ! fit le page, il me semble pourtant, maintenant que j'y pense, avoir vu une casaque de drap brun semblable à la vôtre, se glisser dans le taillis quand la chasse passait au risque de se faire trouer par un épieu. On aurait pu mettre

une pièce à la casaque, mon camarade, mais la peau ne se raccommode pas.

— Pourquoi le cacherais-je, dit le beau jeune homme ; Hélas ! oui, c'est bien vrai ; je quittais parfois le toit de ma mère quand la trompe résonnait en forêt ; j'allais le front brûlant, le cœur triste, cherchais la chasse, et quand je l'apercevais, j'étais, plus désespéré encore. Ils me semblaient si heureux, tous ces gentilshommes ! et ces chasseresses, elles étaient si belles et si fières ! Je regardais ; mes tempes et mon cœur battaient... Et le soir, quand je rentrais sous le toit de ma mère, ma mère me disait : Jean, mon pauvre enfant, tu as encore pleuré !

— Un jour... reprit-il tout à coup de ce ton d'un homme qui va faire une grande confidence. Mais il s'interrompit et ses yeux se baissèrent.

— Un jour ?... répéta le page.

Jean le Blond était muet.

— Il faut donc que ce soit moi qui achève l'aventure, dit Jean le Brun. Ce jour-là, mon jeune camarade Jean le Blond vit passer, comme en un songe splendide, ces chasseresses si belles que le tourbillon du plaisir emportait... Et Jean le Blond, devint fou. Et peu après, Jean le Blond s'enfuyait de la pauvre cabane où sa mère le pleure, pour venir à Paris, suivant de loin les pas de la plus belle parmi ces belles chasseresses...

Tout cela était dit d'un ton que nous ne pouvons rendre où l'émotion le disputait à la gaieté ; et sous la raillerie des paroles, il y avait une sensibilité profonde.

C'était décidément un bon cœur que cet espiegle Jean le Brun. Et c'était un devin, car le pauvre Jean le Blond pleurerait à chaudes larmes en écoutant sa propre histoire.

— Ma mère, ma bonne mère ! murmura-t-il en essuyant ses yeux du revers de sa main.

Puis il ajouta en fronçant le sourcil :

— Mais qui vous a donc dit tout cela ?

— Mon petit doigt, répliqua Jean le Brun. Et puis un peu de philosophie que j'ai apprise de ci et de là, en courant le monde. Vous m'avez dit que vous ne veniez pas ici pour la gentille Mirette, et vous êtes incapable de mentir ; or, il n'y a dans cette auberge que Mirette, la Pavot, sa mère et les belles chasseresses de la forêt de Benevent. J'avais donc à opter entre maman Pavot et les belles chasseresses... Tableu, mon compagnon, pour un sauvagement, vous ne choisissez pas trop mal !

Jean releva sur le page son regard effrayé.

— Vous avez mon secret, murmura-t-il, et pourtant je ne vous l'ai pas confié. Vous avez deviné ma folie ! Vous savez, et Dieu seul pourrait dire qui vous a révélé ce mystère, vous savez que moi, le pauvre malheureux, sans fortune et sans nom, j'ai élevé ma pensée jusqu'à madame Blanche d'Armagnac, héritière du duché de Nemours, et cousine de notre seigneur le roi !

Jean le brun faillit tomber à la renverse. Il repoussa sa coupe pleine et se mit debout.

— Non, de par ma foi, mon camarade ! s'écria-t-il en laissant tomber ses deux bras, je veux mourir si j'aurais deviné cela !

La détresse du beau jeune homme augmentait ; il regardait son compagnon d'un air d'inquiétude et déjà de colère.

— Pour ce qui est de votre secret, reprit le page en touchant brusquement sa poitrine, il est là, il n'en sortira pas, je vous en

donne ma parole de soldat ! Mais, Dieu me pardonne ! vous ne savez donc pas que Blanche d'Armagnac, une noble maîtresse, est la fiancée du sire comte de la Marche ?

— On me l'avait dit, répliqua Jean le Blond d'un air découragé.

— Quo le sire comte de la Marche l'aime, continua le page, et quo n'en fût-il point ainsi, il l'épouserait encore ; puisqu'il est ambitieux, et qu'il veut être duc de Nemours.

— Et madame Blanche ! murmura le beau jeune homme, l'aime-t-elle ?

— Ah ! Jean, mon pauvre Jean, s'écria le page d'un ton de véritable chagrin, quo vous importo cela ? Tout à l'heure je vous croyais épris de quelque dame d'autour et je trouvais cela bien hardi encore... Ne vous fâchez pas, au nom de Dieu, Jean, mon ami, et ne touchez pas votre épée, je ne parlerais point autrement à mon frère.

Il fit le tour de la table et vint s'appuyer sur l'épaule de son compagnon.

— Écoutez, reprit-il. Je ne sais pas pourquoi je vous aime, Jean, mon pauvre Jean ; mais s'il faut vous donner des coups d'épée ou en recevoir de vous pour vous rendre sage, par la sambleu ! Jean, je suis prêt !

Il y avait dans cette menace un accent de caresse si fraternel que le beau jeune homme releva sur lui son œil humide et souriant.

— C'est donc bien impossible ? demanda-t-il.

— Dites-moi que vous voulez prendre la lune avec les dents, répliqua le page, et je tâcherai de vous y aider... Mais ne prétendez pas à Blanche d'Armagnac ou prenons de ce pas le chemin de la rivière pour y sauter avec une pierre au collet.

— Mais, dit Jean le Blond, dont les yeux brillèrent tout à coup d'un singulier éclat, si j'étais noble, moi aussi, noble autant qu'elle, et si l'avenir me faisait puissant ?

— Expliquez-vous ! dit le page.

Le beau jeune homme délaça vivement le devant de sa casaque. Pendant que ses mains, tremblantes d'émotions, s'embarrassaient dans les aiguillettes, Jean le Brun haussait les épaules et grommelait :

— Il faut que vous m'ayez bien ensorcélé, mon camarade, pour que je prenne ainsi au sérieux votre folie ! Vertubleu ! est-ce un talisman que vous allez faire briller à mes yeux ?

Jean le Blond trancha le dernier lacet avec la lame de son poignard et ouvrit sa chemise d'un geste violent. Sur sa poitrine découverte, à la place même du cœur, le page vit un écusson nettement dessiné avec ses pièces et ses émaux. Sa figure prit une expression de curiosité étonnée ; il approcha la lampe pour regarder de plus près et mieux.

— D'argent au lion de gueules ! murmura-t-il.

Puis il ajouta en appuyant son front contre sa main :

— Étrange !

— Eh bien, fit Jean le Blond, qu'en dites-vous, mon compagnon ? Voilà le signe qu'on a buriné sur ma poitrine alors que j'étais enfant. Ma mère n'a jamais voulu me donner d'explication, mais notre ami, qui est un homme simple et facile à deviner, a laissé parfois échapper des paroles qui ouvraient devant moi tout un monde...

Jean le Brun rêvait et répétait :

— Étrange ! Étrange !

Pour le coup, le beau jeune homme crut qu'il avait bataille gagnée.

— Eh bien, mon compagnon, demanda-t-il pour la seconde fois, quo dites-vous de cela ?

Le page secoua la tête lentement.

— Jo dis, répliqua-t-il, quo bien des gens verraient ici miracle ou diablerie... Jo dis qu'il y a entre nous un lien que l'avenir expliquera...

Jean le Blond était tout oreilles ; mais chacune de ces réponses se présentait à son esprit comme une énigme.

— Jo dis, acheva enfin Jean le Brun, quo si vous n'avez pas d'autre raison d'espérer, je m'en tiens à la rivière et à la pierre au collet.

Ce disant il délaçait vivement le velours de son justaucorps ; en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il ouvrait à son tour sa chemise et découvrait sa poitrine.

Jean le Blond regarda, poussa un cri et resta stupéfait.

Sur la poitrine de Jean le Brun, à la place même du cœur il y avait un écusson nettement dessiné avec ses pièces et ses émaux. Cet écusson, tout semblable à celui qui exaltait les espérances romanesques du beau jeune homme, portait aussi sur champ d'argent le lion rampant de gueules...

Jean le Brun était toujours assis à la table, pensif et triste devant sa tasse pleine. Jean le Blond se promenait à grands pas.

— Oui, disait-il avec agitation, vous me l'avez bien prouvé, mes espoirs n'ont aucun fondement, mes rêves sont d'un insensé. Tout est impossible ! Entre elle et moi, il y a la largeur d'un abîme... Elle est grande, elle est puissante, elle est princesse : moi je suis pauvre, moi je suis faible, moi je ne connais pas le nom de mon père !

Il s'arrêta devant Jean le Brun et croisa fortement ses bras contre sa poitrine.

— Je n'en dis pas assez, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec amertume. Il faudrait trouver un autre mot que le mot impossibilité ?

Jean le Brun essaya de lui prendre les mains pour le calmer, mais le beau jeune homme recula d'un pas et se redressa tout à coup ; ses yeux brillaient, il y avait sur son front comme un rayon de force indomptable.

Eh bien, s'écria-t-il, je sais pourtant quelque chose de plus impossible encore, c'est l'idée de me faire renoncer à mon espoir !

Jean le Brun le regardait et ses yeux exprimaient une compassion plus tendre à mesure que le beau jeune homme s'exaltait davantage.

— Oui, s'écriait Jean le Blond, dont les yeux humides s'élevaient vers le ciel, c'est une folie plus grande, c'est une impiété que de vouloir tuer dans mon âme ce sentiment qui est l'œuvre de Dieu ! ce sentiment qui m'a donné une seconde fois l'être, qui m'a fait naître à la vraie vie, qui m'a enseigné la force et le courage !

— Contre qui te bats-tu, Jean, pauvre Jean ? murmura le page doucement.

Toute l'exaltation de Jean le Blond tomba devant ces simples paroles.

— Mon camarade reprit le page qui, cette fois, réussit à saisir sa main et l'attira tout contre lui, il y a entre nous un lien mystérieux, c'est clair. Ce ne peut être le hasard qui nous a donné le même nom en burinant le même signe sur nos poitrines. Nous sommes frères, peut-être, et je le voudrais... Si nous ne sommes

pas frères par le sang nous lo serons par lo cœur, n'est-ce pas, Jean, mou ami ?

Le beau jeune homme lui serra la main en silence.

— Jo te dis donc, reprit lo page, parlant désormais comme si jo parlais à mon frère : Je suis à toi de corps et d'âme. La prudence n'est pas mon fort ; jo t'ai offert des conseils de prudence parce que ma pauvre tête parait presque sage auprès de ta cervelle à l'envers. No te fêche pas, jo vais devenir fou pour te plaire !

Il roviat à sa tasse oubliée et la vida.

— Voilà donc qui est bien convenu, reprit-il ; nous laissons de côté tout ce qui est raisonnable pour nous jeter, à corps perdu, dans l'impossible. Soit ! on patauge là dedans tout aussi commodément qu'ailleurs. Tu as quitté ta mère, dont le nom seul te mes des larmes dans les yeux, pour suivre un feu-follet ; nous allons tâcher de le saisir ensemble. Quand on joue ce jou là, on est bien sûr de tomber dans la mare, mais nous y tomberons de compagnie. Tu as fait un long voyage depuis lo comté de la Marche jusqu'à Paris, tu as traversé la Tourraine et lo Berry, l'Orléanais et lo pays de Sologne, tu es arrivé, je ne sais comment et c'est beaucoup : mais du diable si tu sais maintenant à quoi te servira ta peine. Moi jo vais te faire faire encore un petit bout de chemin. Il y a cette nuit à l'hôtel de la Marche une fête, comme on en vit jamais, comme on en verra point dans lo royaume de Franco, Messire Olivier y a dépensé, dit-on, vingt mille écus tournois, ce qui ferait la rançon de dix chevaliers. Tu viendras à cette fête, mon ami, Jean, et si ton patron te donne de l'audace, tu parleras à ta dame.

Jean lo Blond avait écouté sans mot dire ; il se jeta au cou du page et lo serra dans ses bras

— Merci ! s'écria-t il, oh ! merci, merci ! Tu as raison, tu es mon frère : après ma mère et madame Blanche, il n'y a rien au monde que j'aime autant que toi !

Puis lo beau jeune homme, car il était sujet à ces brusques changements, retomba sur son escabelle et perdit l'expression d'allégresse qui faisait rayonner son visage

— Oserai-je ?.., murmura-t-il.

— A tout prendre, dit Jean lo Brun, lo chapelain de Benevent me fit lecture un jour de certain gros livre où il y avait des choses encore plus extraordinaires. Dans ce livre, tous les pages épousaient des princesses. Tous les rois fermaient les yeux pour ne point voir les nobles dames, et courraient droit à la prairie, où ils s'agenouillaient devant des bergères. Tu es jeune, tu es beau, tu as du cœur, qui sait ce que l'avenir te réserve ?

— Oserai-je ?... répétait Jean lo Blond, dont lo regard se perdait dans lo vida.

Il secoua la tête comme pour chasser loin de lui sa rêverie.

— Tu as fait mon histoire exactement. frère, dit-il, J'ai suivi madame Blanche, parce qu'une force invincible m'a entraîné. Je ne savais où j'allais, et j'aurais été ainsi au bout du monde. Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, quand j'ai vu madame Blanche et son escorte entrer dans cette hôtellerie, je uis resté au dehors, parce qu'il n'y avait plus un pauvre denier dans ma pauvre escarcelle. Pendant deux mortelles heures, j'ai rôdé parmi les masures ruinées et les grands pans de murailles chargés de lierre, puis j'ai avisé cette fenêtre ouverte, et j'ai tenté l'escalad. Dieu sait pourquoi, sans autre but que de me rapprocher d'elle... Mais, pourquoi madame Blanche d'Armagnac et son cortège se sont-ils arrêtés dans cette hôtellerie, à deux pas de l'hôtel d'Orléans, que la régente a donné à messire

Olivier ? à plus d'un quart de lieue du château de la Marche, que messire Olivier tint également de la munificence royale ?

— Ici va commencer ton éducation, mon frère Jean, répliqua lo page ; ma réponse va te faire entrer dans lo monde des civilisés. En la maison du sire comte de la Marche, nous nageons, vois-tu bien, au milieu d'un océan de galanteries. Les chevaliers de la table-rondo et leurs dames tant adorées n'étaient rien auprès de nos chevaliers et de nos dames. Si Blanche d'Armagnac n'a point mis pied à terre à l'hôtel d'Orléans, c'est que de l'hôtel d'Orléans, il ne reste que les gros murs et les ogives de pierre. A la place du vieux bâtiment, messire Olivier fait construire un palais enchanté pour sa belle inhumaine. On dit que les merveilles de Babylonne n'étaient rien auprès des magnificences promises à ce nouveau paradis... Mais, en attendant, l'hôtel d'Orléans, n'a plus de toiture, et madame Blanche n'y aurait pu trouver un abri de quatre pieds carrés pour faire sa toilette.

— Sa toilette ? répéta Jean lo Blond.

Crois-tu donc que nous sommes ici pour dormir ? Je te dis que nous vivons plongés jusqu'au cou dans les enchantements : Il parait que les écus d'or ne coutent rien à messire Olivier, car il les sème, Dieu merci, à la volée. L'hôtel de la Marche est aussi empêché que l'hôtel d'Orléans ; à l'hôtel d'Orléans, il n'y a plus de couvert ; à l'hôtel de la Marche il y a des ciels d'azur parsemés d'étoiles d'or, des murailles changées en verdoyantes forêts par lo pinceau adroit des Italiens ; un temple bâti en deux nuits sur lo modèle de celui que lo sage roi Salomon mit vingt ans à construire, de la pourpre tyrienne, de l'or et des parfums d'Ophir, des Ethiopiens, des serpents, des rois, des sorciers, des guerriers, des idoles, sans compter les sept cent épouses et les trois cents esclaves du fils de David, au jour de son égarement.

Jean lo Blond ouvrait de grands yeux et cherchait à comprendre : mais on lui eût parlé grec qu'il n'aurait pas été plus complètement dérouté.

— Tu crois que je bats la campagne, petit frère, reprit lo page à qui sa gaité revenait peu à peu, tu as raison, seulement ce n'est pas moi qui suis lo maître fou, c'est messire Olivier, notre seigneur. Toutes ces belles choses que je viens d'énumérer, doivent servir à la fête splendide, inouïe, miraculeuse, qui commença dans deux heures et qui finira Dieu sait quand. Madame Anne de France y sera, représentant la principale femme de Salomon, celle qui commandait aux autres et qui était la fille aînée du Pharaon. Les Seigneurs de la cour se déguiseront les uns en lévites, en guerriers, en juges et en pharisiens, les autres en Amorrhéens, en Jésuscéens, en Phéréens et autres infidèles, Guillaume de Soles, dont tu as entendu peut-être parler, puisqu'il était récemment gouverneur du château de Benevent, jouera lo rôle du traître Adonias, et jamais plus triste figure n'aura été mieux choisie pour joner un plus triste rôle, car ce Guillaume de Soles, qui était, dit-on, homme de confiance des anciens Armagnac, et qui a trahi ses maîtres pour je ne sais combien de domaines, semble n'avoir point profité de son méfait : outre qu'il n'a pas eu lo quart de la récompense promise, il est si taciturne et si morose, qu'on lo prendait pour quelque Prométhée cachant son vautour entre la cuirasse et lo cœur

— Et madame Blanche, interrompit Jean lo Blond, n'a-t-elle point son rôle aussi dans ce mystère ?

— Il n'y a que lo petit roi qui ne soit point invité, et qui n'ait point de rôle, dit lo page ; comment diable ! tu n'as pas encore deviné que lo mystère est fait pour madame Blanche, et qu'elle y joue lo principal personnage ? A cette heure, madame

